On nous avait pas dit qu'Ubu était champion de gym

Olivier Martin-Salvan campe un Ubu totalement déjanté. Le spectacle itinérant du Festival qui se joue dans les lieux aussi improbables que son royaume.

C'est dans un petit village gardois (Saze) que nous avons assisté à la première d'Ubu, spectacle qui va se jouer toute la durée du Festival hors les remparts, dans des salles polyvalentes (de celles qui servent à tout, qui servent à rien), des casses automobiles, un concessionnaire de BMW et autres endroits...

Dans un décor de salle de gymnastique, Ubu (Olivier Martin-Salvan, qui signe la mise en scène) et ses acolytes (Thomas Blanchard, Robin Causse, Mathilde Hennegrave et Gilles Ostrowsky, tous formidables) déboulent sur les tapis en justaucorps lycra aussi vilains que ceux des équipes de l'ex-bloc de l'Est ou des États-Unis avec le même rituel imposé de salut cambré-bras levés, depuis le bord de l'aire de jeu, le jury et le public. Il y a de la compété' dans l'air, des alliances et des retournements, de la poltronnerie et de la sueur dans cette proposition qui joue allègrement sur les ressorts de la farce, pour le rire et le meilleur.

Il faut dire que la pièce d'Alfred Jarry prête le flanc à toutes les interprétations, du tragique comme du comique pur jus. Intemporelle, Ubu n'a jamais rien perdu de sa saveur – et, au train où va le monde, ça risque de durer un bail – qui porte un regard féroce et amusé sur la conquête du pouvoir, avec tous les coups de Jarnac qui vont avec, les retournements d'alliance, les trahisons et les rabibochages sur l'oreiller. L'Ubu de Martin-Salvan agit par pulsions, trépigne comme un enfant qui voudrait piquer les jouets de son copain à coups de poings dans le dos. Ubu veut être roi à la place du roi parce qu'on lui a toujours dit que c'était la meilleure place. Alors il a occis le roi Venceslas pour trôner à son tour sur une Pologne fictive à grands renforts de «mordre» intempestifs, de racket et de boudins d'entraînement utilisés comme armes de destruction massive.

Cela relève de la performance physique avec des acteurs qui n'ont pas la carrure de l'emploi (à l'exception d'Olivier Martin-Salvan, plus rugbyman que Nadia Comaneci) mais qui maîtrisent à la perfection l'art du mime et du clown et parviennent à nous faire prendre des vessies pour des lanternes et d'affreuses médailles d'or olympique pour le trésor de la couronne. On s'esclaffe devant tant d'inventivités, de gags déchaînés enchaînés non-stop, de cette aire de jeu transformée à vue avec toboggans et balançoires, d'un méchant radeau de La Méduse qui vogue vers la France, devenue terre d'accueil de prédilection des tyrans.